

*que  
sais-je?*

**LA LITTÉRATURE  
ALGÉRIENNE  
CONTEMPORAINE**

**JEAN DÉJEUX**



**PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE**



## INTRODUCTION

Au commencement étaient les signes magiques et les symboles sur les parois des grottes du Tassili ou du djebel Amour. De nos jours, un groupe de jeunes peintres et poètes — les Aouchémistes (*washma*, tatouage) — déclarent utiliser « les signes anciens pour exprimer le nouveau ». « *Aouchem* est né il y a des millénaires ! » Au commencement donc les graffiti et les tatouages. De l'ancien passé libyco-berbère il ne nous reste que des inscriptions rappelant l'écriture *tifinagh* des Touareg.

Puis vinrent les rhéteurs. L'amour du beau langage, le goût des Belles-Lettres, la recherche de la science ont fait naître de nombreux talents dans la Numidie et les Maurétanies anciennes comme dans le Maghreb central au temps des royaumes musulmans arabo-berbères. Les commerçants phéniciens et carthaginois établissant leurs comptoirs sur les côtes ont d'abord apporté la langue punique qui voisina avec le berbère, mais c'est en grec que les premières œuvres nous sont parvenues. Juba II, roi de Cherchell, écrivait dans cette langue sur de nombreux sujets : géographie, grammaire, théâtre, peinture. Même au temps des Latins, des auteurs continuèrent à utiliser le grec aussi bien Apulée, Fronton que Tertullien.



## I. — La littérature latine du premier au septième siècle

La grande époque fut cependant celle de la littérature latine, du 1<sup>er</sup> au 7<sup>e</sup> siècle de notre ère. *L'Eternel Jugurtha*, pour reprendre les termes de Jean Amrouche, se révélait déjà par l'inflation du style et du langage, l'imagination brillante, la redondance des images, la passion des mots et l'éloquence. L'écrivain latin de la Numidie « ne ressemblera jamais tout à fait à un rhéteur de Grèce ou de Rome. Quelque chose, en lui, résistera toujours à la culture classique. Il ne sera point si Romain qu'il le voudrait. Jusqu'au bout traîneront dans sa pensée et dans son style des lambeaux de son idiome maternel », écrit Monceaux de ces prédicateurs, prosateurs et rhéteurs. « On dirait des Orientaux égarés en Occident (...). On restait Carthaginois, Maure ou Numide, mais de loin on ressemblait à un Romain », dit encore le même auteur.

Des noms sont réputés : Fronton né à Cirta (Constantine), précepteur de Marc Aurèle, auteur des *Discours* et *Eloges* ; Apulée né à Madaure (M'Daourouch) écrivant un roman truculent et fantastique *L'Ane d'or* ; Tertullien né à Carthage mais dont la vigoureuse apologétique résonnait au loin ; Minucius Félix originaire de Thélèpe (Tébessa), auteur du célèbre dialogue de *l'Octavius*. En ce 3<sup>e</sup> siècle ce sont encore Arnobe, Lactance, Cyprien de Carthage. Au 4<sup>e</sup> siècle, surgissent Optat de Milève (Mila) et surtout le grand Augustin né à Thagaste (Souk Ahras) en 354, mort à Hippone (Annaba) en 430. Penseur, théologien, polémiste, homme d'action, contemplatif, son œuvre considérable est bien connue. Nombreux depuis des siècles sont parmi ses lecteurs ceux qui ont reconnu certains de leurs

états d'âme dans les *Confessions*. Fulgence naquit à Thélèpe au 5<sup>e</sup> siècle. A l'époque des Vandales et des Byzantins, se font encore remarquer des poètes et des grammairiens comme Priscien et Coripius. Qu'ils soient auteurs païens ou Pères de l'Eglise d'Afrique, ces écrivains, tout en s'exprimant en latin, manifestaient un tempérament qui leur était propre et rayonnaient en tant qu'Africains dans les centres littéraires jusqu'au-delà de la mer. Par la langue latine, le Maghreb d'autrefois ouvrait ainsi ses frontières à des influences culturelles autres que celles du terroir. Et pourtant, acculturés par les Latins, les Africains n'en demeuraient pas moins eux-mêmes. Quant au monde chrétien d'Occident, c'est un enrichissement culturel certain qu'il a reçu d'Augustin de Thagaste. Dès ces siècles reculés, le Maghreb ne faisait pas que recevoir. Dans les siècles suivants, il restera aussi ouvert : d'Orient la langue et la civilisation arabo-musulmanes passèrent en Espagne par le Maghreb. Cheminant à travers celui-ci, la philosophie des Anciens allait en effet illuminer le Moyen Age européen.

## II. — La littérature arabe du septième au dix-neuvième siècle

La pénétration des Arabes musulmans en Berbérie et l'arabisation progressive remodelèrent peu à peu la culture des populations latinisées ou non. L'Algérie de ce temps-là avait des frontières fluctuantes. De plus, tel auteur célèbre ici est en fait né bien loin de là, dans un autre pays. En outre, on entendait à cette époque-là par littérature principalement des commentaires coraniques, des traités de droit et de théologie, des grammaires, des chroniques, etc. Toutefois les poètes sont très nombreux



dans les villes où rayonnent les lettres et les arts.

Un siècle et demi environ après l'arrivée des Arabes, la langue arabe est de plus en plus adoptée comme langue de la conversation et de civilisation, sans pour autant que les parlers berbères disparaissent. Ils demeurent, au contraire, vivants selon les régions du pays. La langue arabe sert en tout cas largement à l'expression dans l'administration et pour les penseurs et savants. Dans un ouvrage publié en 1907, l'écrivain algérien Al-Hafnâouï rédigeait trois cent vingt notices de lettrés, indiquant les localités où ils avaient résidé. Les noms prouvent que ces auteurs sortent aussi bien des milieux arabes que berbères, de la communauté musulmane malikite qu'ibadite. L'émigration andalouse amena aussi au Maghreb des prosateurs et des poètes renommés.

Des noms connus jalonnent cette vie littéraire algérienne d'autrefois. Ainsi, au x<sup>e</sup> siècle à Msila nous voyons se rendre célèbre Ibn Hâni, poète satirique et élégiaque. Ibn Rachiq naît dans cette même ville. Saadeddine Ben Cheneb en parlait comme du « Boileau nord-africain ». Il deviendra le poète officiel du sultan Al-Mo'izz à Kairouan. A la même époque, les Ibadites s'illustrent par Abou Zakariya (mort en 1078), auteur de la *Chronique*. Le Mzab connaît au xii<sup>e</sup> siècle le célèbre Al-Wargalânî (mort en 1174), juriste et controversiste. La Qal'a des Banou Hammâd, près de Msila, rayonne par sa cour aux goûts raffinés fréquentée par les savants, mais elle subit la poussée des bédouins hilaliens au xi<sup>e</sup> siècle, et une autre capitale prend le relais, Bejaïa, qui s'impose dès lors comme foyer de culture. Futurs leaders des Almohades s'y rencontrent, marchands et commerçants y font escale, Raymond Lulle y vient discuter ; poètes, littéra-

teurs, savants fréquentent la cour, les écoles, les cercles littéraires. Abou Madyan (Sidi Bou Medin, mort en 1197) y donne des leçons avant d'aller mourir à Tlemcen. Al-Ghobrîni (mort en 1315) y dresse dans un ouvrage célèbre la liste de cent cinquante noms de théologiens et hommes de lettres vivant dans cette ville au xiii<sup>e</sup> siècle. Constantine avait commencé à briller au xii<sup>e</sup> siècle, avec son poète Ibn Al-Faqqoun (Ben Lefgoun) et plus tard avec l'historien Al-Khâtîb (Ibn Qonfoud, mort en 1407).

Tlemcen voit dans le même temps monter son étoile. Elle rivalise avec Bejaïa. Ainsi le grand poète Ibn Khamis (mort en 1308) est l'auteur de panégyriques cités par les historiens des Abd al-Wâdides. Les lettres fleurissent dans cette capitale de la culture. Un roi de Tlemcen Abou Hamou II organisera des tournois poétiques à chaque anniversaire de la naissance du Prophète. At-Tanasî (mort en 1493) y écrit l'histoire des Banou Zeyan, rois de Tlemcen, tandis que As-Sanoussi (mort en 1490) s'illustre par ses traités de théologie.

A Alger, Abd ar-Rahmân ath-Tha'âlibî (mort en 1470), dont le sanctuaire est très visité de nos jours, acquiert une réputation de pieux commentateur du Coran. Tout le monde connaît l'œuvre savante de l'historien-sociologue Ibn Khaldoun (mort en 1406) avec son *Histoire des Berbères* et sa *Mouqaddima* écrite près de Freneda. Il était né à Tunis mais son passage en Algérie fut un temps d'intense création littéraire. Tlemcen voit toujours les savants se presser à sa cour et dans les écoles. Nous y remarquons Al-Wancharîsi (mort en 1508) jurisconsulte, Ibn Maryam al-Malîti (mort en 1605) rédigeant son *Boustian* (Jardin des biographies des saints et des savants), Al-Maqqarî (mort en 1632)



composant une œuvre immense sur l'histoire de l'Espagne musulmane.

Toutefois, l'engourdissement et l'ankylose atteignent peu à peu l'ensemble du monde arabomusulman depuis le xv<sup>e</sup> siècle, avec des modalités et des nuances selon les sciences et les domaines. Le Maghreb n'y échappe pas. Sous la Régence turque on multiplie les commentaires des commentaires et les compilations. Les poètes s'en tiennent aux formes classiques et les figent dans des clichés de plus en plus usés. On va répétant ce que les Anciens ont dit sans faire preuve de renouvellement. On peut quand même citer encore pour le xviii<sup>e</sup> siècle Al-Warthilânî (mort en 1780) relatant son pèlerinage à La Mekke et At-Tilimsânî (mort en 1779) faisant le récit des *Ghazâwât* (expéditions guerrières).

Parallèlement à cette littérature arabe écrite, court une riche tradition de littérature orale populaire en arabe algérien et en dialectes berbères. Les *meddah'-s* (poètes louangeurs), les *gouwwâlîn* (diseurs), bardes et conteurs sont entendus, écoutés, et appréciés dans les marchés et les foires, au cours des fêtes ou au cours des combats. Ils chantent la geste des héros et les grandeurs passées, celles des « Jours » des Arabes. Ils pleurent sur les malheurs, célèbrent la guerre mais aussi l'amour. Poésies religieuses, berceuses enfantines, romances sentimentales, poèmes de marins, proverbes et dictons, sentences, ont été créés dans les villes et les tribus au gré des événements, au fil des jours et en prise sur le réel vécu. A Tlemcen, par exemple, chantèrent au xviii<sup>e</sup> siècle Ibn Triki et Ibn Amsaïb (mort en 1768). Al-Mandasi sera agréé à la cour du sultan marocain Moulay Ismaïl. A Alger, à la même époque Sidi Ben Ali s'illustre comme beaucoup d'autres sur tout le territoire. Henri Pérès dressera une liste d

quatre-vingts noms pour un *Corpus des poésies populaires de l'Algérie*, liste incomplète bien sûr. Qadi Mohammed publiait en 1928 à Alger une anthologie contenant les œuvres de poètes de Tlemcen et de Mascara. En 1934-1939 ce sont Mohammed Bekhoucha et Abd ar-Rahmân Sekkal qui éditent d'autres anthologies de poètes populaires algériens d'avant le xix<sup>e</sup> siècle.

Ce simple tour d'horizon montre que les siècles dits « obscurs » ne l'ont pas été autant qu'on veut bien le dire. L'Algérie de ces époques anciennes ne fait pas figure de parent pauvre. Ses savants et ses poètes, ses juristes et ses théologiens, en contact avec l'Orient et avec l'Andalousie, circulant d'un bout à l'autre du Maghreb arabo-berbère, étaient les témoins vivants de la gloire des cités telles que Tlemcen, Alger, Bejaïa, Constantine, Msila, celles des communautés ibadites du Mزاب, après la disparition de Tahert et de Sedrata. Cependant la décadence culturelle et littéraire, venant de causes diverses intérieures et extérieures, allait peser lourdement dans la balance lors de l'établissement de la conquête française à partir de 1830 pour cent trente-deux ans. Il faudra longtemps à l'Algérie pour qu'elle puisse commencer à se relever de ce sommeil : la *nahd'a* — la renaissance — orientale allait toutefois lui permettre au début du xx<sup>e</sup> siècle de reprendre force et courage dans ses propres